

TABLE DES MATIÈRES

CHILI

| | |
|---|---|
| AGORAVOX : Chili : Retour en Europe de Camila Vallejo – Vendredi 27 janvier 2012..... | 1 |
| THE SANTIAGO TIMES : Chilean students reject accusations of violence - Undersecretary of the Interior Rodrigo Ubilla blames students for protest violence last year - Thursday, 26 January 2012 20:08 | 1 |
| THE SANTIAGO TIMES : Chile's education minister slashes student loan rates - Decision to cut the interest rate doesn't solve greater 'injustice,' student leader says - Tuesday, 24 January 2012 17:21..... | 2 |
| TF1NEWS : Chili : nouvelle manifestation d'étudiants – Vendredi 20 janvier 2012, 10h43 | 2 |
| THE SANTIAGO TIMES : Interview: Chile's Revolución Democrática - The student protests of 2011 gives way to a broader movement - Thursday, 19 January 2012 20:15 | 3 |
| A L'ENCONTRE : Le Chili 2012: le mouvement étudiant à la croisée des chemins - Mercredi 18 janvier 2012..... | 3 |
| THE SANTIAGO TIMES : Chile's emblematic student leader launches her first book - Camila Vallejo's book, "We Can Change the World," sold 3,000 copies at Sunday launch - Saturday, 14 January 2012 22:50 | 5 |
| THE SANTIAGO TIMES : Summer doesn't mean vacation for Chile's student protesters - Protesters of all ages rally to condemn the expulsion of secondary school pupils - Wednesday, 11 January 2012 21:41..... | 5 |
| THE SANTIAGO TIMES : Piñera names Harald Beyer as Chile's new education minister : While CEP poll confirms a record-low 23% approval rate for rightist president - Monday, 02 January 2012 21:00 | 6 |
| NPA / MONDIALISATION.CA: Chili. Quand le néolibéralisme triomphant se fissure - lundi 2 janvier 2012 / Dimanche 18 décembre 2011 | 6 |

CHILI

AGORAVOX : Chili : Retour en Europe de Camila Vallejo – Vendredi 27 janvier 2012



Camila Vallejo est devenue la vice-présidente de la FECH (Fédération des étudiants chiliens) pour l'année 2012. Ce second voyage en Europe intervient durant les vacances scolaires. Au Chili, la situation entre les étudiants et le gouvernement s'est tendue depuis que celui-ci veut faire passer une loi criminalisant le mouvement. Le périple de la leader étudiante chilienne passera par l'Allemagne, l'Italie, la Suède et la Hollande. Il vient d'être confirmé par l'agence presse latine.

Le but de ce second voyage européen est d'exposer la situation étudiante au Chili et ses étapes. Celle-ci dure depuis avril 2011 quand les étudiants sont descendus dans la rue pour réclamer une éducation publique gratuite, digne et de qualité. Poussés par une société où les inégalités sociales sont criantes et où un gouvernement se fait sourd aux demandes sociales, les étudiants chiliens ont permis un intérêt pour leur cause dans le monde entier. Camila Vallejo, membre des jeunesses communistes du Chili, sera accompagnée de la secrétaire générale du parti communiste chilien, Carol Kariola et d'un membre de la CUT. "Nous voulons en savoir plus sur la situation sociale en Europe" a déclaré la

jeune étudiante avant d'embarquer dans l'avion. Ce jeudi est prévu la première étape du voyage : Berlin. Dans cette ville, ils seront reçus par la Fondation Rosa Luxembourg où ils donneront une conférence sur le mouvement social chilien. Ce sera aussi l'occasion pour Camila Vallejo de présenter son livre "nous pouvons changer le monde", lancé lors de la fête annuelle des calins à Santiago, il y a quelques semaines. Il regroupe une série d'interviews, d'analyses personnelles sur ce qui s'est passé en 2011.

"Au Chili, tes droits dépendent de la situation économique ou si tu as de l'argent pour les financer." déclare encore la leader étudiante de l'Université du Chili. "Voir et connaître mieux les problèmes sociaux en Europe, nous permettra de réfléchir aussi à ce qui se passe au Chili. Également à élaborer un travail de rouge" renchérit-elle. Celle qui est l'actuelle vice-présidente des étudiants de l'Université du Chili indique que le mouvement étudiant de cette année englobera d'autres mouvements sociaux et sera plus large. Elle ne cache pas non plus l'impact que pourrait avoir sa possible candidature officielle pour le Parti Communiste aux prochaines élections municipales chiliennes, en novembre. En effet, ce dernier n'a toujours pas annoncé que la plus emblématique des leaders étudiantes du Chili, depuis de nombreuses années, postulerait pour ces élections. Depuis sa défaite à la présidence de la FECH et battue par Gabriel Boric, étudiant en droit de 24 ans, Camila Vallejo était restée discrète. Il y a une semaine à peine, elle faisait son retour au sein de la Confédération des étudiants du Chili (CONFECHE). Ses différents membres ont fixé la date du 15 mars 2012 comme le jour de la première grande manifestation étudiante.

Pourtant une première marche a eu lieu jeudi passé. Les étudiants chiliens protestant contre la loi dit Hinzpeter, du nom du ministre de l'intérieur chilien. Cette loi vise à criminaliser le mouvement étudiant interdisant des regroupements sociaux passibles de prison et d'amendes. La loi doit encore être discutée au parlement et au congrès chiliens. Le gouvernement chilien du président milliardaire Sebastian Pinera avait déjà donné son feu vert à l'expulsion des lycéens en grève, près de 3000, et le licenciement de 4000 enseignants. Cependant, selon de nombreux journaux chiliens, la révolte des étudiants a réussi à provoquer une crise politique au sein de la gauche et de la droite chilienne. Lors de son précédent voyage sur le sol européen, Camila Vallejo et d'autres leaders étudiants chiliens avaient été reçus en France par l'UNEF (syndicat étudiant), en Belgique par la FEF (syndicat étudiant équivalent) et en Suisse.

En savoir plus :

Ley Hinzpeter <http://www.humanite.fr/monde/le-chili-veut-penaliser-la-contestation-488218>

Voyage européen actuel

[http://www.prensa-](http://www.prensa-latina-cu/index.php?option=com_content&task=view&id=471598&Itemid=1)

[lati-](http://www.prensa-latina-cu/index.php?option=com_content&task=view&id=471598&Itemid=1)

[na-cu/index.php?option=com_content&task=view&id=471598&Itemid=1](http://www.prensa-latina-cu/index.php?option=com_content&task=view&id=471598&Itemid=1)

<http://www.rosalux.de/news/38085/ju...>

1er voyage européen :

<http://www.agoravox.fr/actualites/international/article/chili-camila-vallejo-en-europe-102416>

Qui est Camila Vallejo ?

<http://poetesindignes.wordpress.com/2011/08/30/chili-camila-vallejo-a-23-ans-elle-est-a-la-tete-du-mouvement-etudiant-chilien/>

THE SANTIAGO TIMES : Chilean students reject accusations of violence - Undersecretary of the Interior Rodrigo Ubilla blames students for protest violence last year - Thursday, 26 January 2012 20:08

Written by Michael Andrews

Chile's student unions have rejected suggestions by the Chilean government that university students were responsible for acts of violence in protests last year, calling the accusation a distraction.

"Giving prominence to this subject (of violent acts in student protests) distracts us from the fundamental dispute, which relates to structural changes, both educational and social," Bárbara Vallejos, a spokesperson for the student union of

the Universidad de Santiago (FEUSACH), told The Santiago Times.

The accusation was made by Chile's Undersecretary of the Interior Rodrigo Ubilla who, in an interview with El Mercurio on Thursday, said that some of those responsible for the violence in the wake of protests had the profile of university students.

"They take advantage of the underclass, but the bulk of these 'encapuchados' (hooded vandals) are prepared," Ubilla said. "They have gone

through the learning process, and they generate actions of coordinated and simultaneous violence."

Ubilla also admitted that the Ministry of Interior was not prepared for the magnitude, nor frequency of the marches. More than 6,000 protests and marches took place across the whole country between March and December, resulting in injuries to 1,102 Carabineros, Chile's police force, and 791 civilians, according to the Ministry of the Interior.





(Photo by todosnuestrosmuertos/Flickr)
Young Chileans fight back at a July 2011 protest for education

The endless violence that happened in the protest chaos exposed numerous problems for Chile. Various NGOs saw incidents of police brutality and abuse, which the Ministry of Interior has often denied, while Ubilla said they discovered issues in their ability to prosecute for the crimes. "There are weaknesses and strengths--one of the weaknesses is the issue of intelligence," Ubilla said. "There are weaknesses in intelligence in order to preempt the incidents. But also, in the capacity that the police have, to be able to provide proof to the prosecutors in the prosecuting stage."

Ubilla added that in August, the Ministry created a special task force that led to an increase in arrests for more serious incidents of disorder and violence. The situation even led the Ministry to

draft a bill known as the "Hinzpeter Law," which seeks to increase penalties for participation in the violence.

But Ubilla's comment about the university students contradicted the public stance of the student unions, who have always vocally opposed violence during protest marches.

Andrés Fielboun, a spokesperson for the student union of the Universidad de Chile (FECH), told The Santiago Times that student organizations have always condemned the violent acts.

"We believe it is very important that there be marches and that we have the right to protest," he said. "However, this is no justification (for acts of violence)."

Ubilla's comment did not surprise Fielboun.

"It's just more of the same," Fielboun said, referring to the Chilean government's ongoing attempts to discredit the student movement by blaming it for acts of violence and destruction perpetrated by encapuchados during and after student protests.

"In the end what they've always done is repressed and detained students who have done nothing but march peacefully. They've never been concerned with identifying who's committing acts of violence and who isn't. They just come and detain anybody," Fielboun said. "I definitely think the government's strategy should be to concentrate on resolving the conflict over educa-

tion instead of persecuting and condemning the protests."

The student unions were quick to point out that the criminal elements that got involved in student protests were in fact not students at all, but simply vandals taking advantage of the presence of large numbers of people to commit acts of property damage with impunity. They said the government has always exaggerated the isolated acts of violence in order to reframe Chile's education conflict as an issue of law and order.

"(The comment by) Undersecretary Ubilla just reflects the government's plan to divert the focus from the fundamental dispute," Vallejos said. "When the government concentrates on the mobilization as an end in itself, above all from the perspective of violence, it forgets the important elements of the mobilization which even the very president (of Chile) has praised in conferences overseas."

Last year Chile's university student unions organized massive protest marches through the streets of the Chilean capital Santiago, sometimes attracting hundreds of thousands of students to protests for the cause. The student movement, which demanded free, high-quality public education, enjoyed widespread support among Chile's general population, but [acts of violence and property damage committed by hooded criminals in the wake of the protests](#) diminished public support for the mobilizations.

THE SANTIAGO TIMES : Chile's education minister slashes student loan rates - Decision to cut the interest rate doesn't solve greater 'injustice,' student leader says - Tuesday, 24 January 2012 17:21



Photo by The Santiago Times / Flickr

Written by Olivia Crellin

Interest rates on student loans are on their way to being reduced from 6 percent to 2 percent following a vote of 56 to 44 in Chile's Chamber of Deputies on Monday; the bill is now under review in the Senate.

The interest rate on state-guaranteed loans (CAEs) has been one of the issues championed by Chile's student movement, but the latest measure to cut rates is widely regarded as insufficient. The education movement wants an overhaul of the entire university system, targeting for-profit institutions and high tuition costs in Chile.

Graduates under the old system were paying between 32 percent and 40 percent more in interest than students would under the new rates, says Harald Beyer, Chile's minister of education, who helped back the bill.

Beyer estimated, in an interview with Radio ADN, that there are currently 350,000 students who have borrowed at rates between 5 percent and 6 percent.

These cuts to the interest rate in the state-backed loan system will apply retroactively so that any student currently paying previous interest rates will, after the approval of the system, only pay a rate of 2 percent.

The minister publicly promised that "nobody will pay more than 10 percent of their income." Instead, the state will pay the bank the difference between the fee and the 10 percent limit.

Yet the plan was criticized by student leader Noam Titelman, president of the student federation at the Universidad Católica (FEUC), who likened it to the government's handling of retail company La Polar's credit scandal last year.

The Chilean retailer [defrauded](#) almost a million customers over the course of several years. Since the scandal broke in 2011, the company has [suggested](#) various arrangements with the government to help compensate the fraud victims.

"This system will result in a massive injection of state funds to the private sector because the reduction of these interest rates is ultimately financed by the state," Titelman told Chilean radio station, Digital FM. The injection of money does not, however, change the private for-profit nature of the system.

The student leader also criticized the speed with which the decision was made in a comment on Chilean news site SoyChile.cl.

"Such urgency," the student leader said, "makes it impossible to have a substantial and truthful discussion about a law that, when you think about it, will affect thousands of Chileans."

Beyer admitted that there are many challenging topics to tackle if the government is to make any progress in the field of education in Chile.

"We are aware that we have to continue improving the financing system and in fact, while this project was in the pipeline, we committed ourselves to fixing some of the other issues that are pending," Beyer said.

For example, grants and loans today are based on a standard tuition costs calculated by the government, but the real cost of tuition is often higher than this estimate, Beyer added.

Unregulated tuition fees and the lack of a respected accreditation system will continue to severely limit the effectiveness of a reduction in student loan interest rates, the opposition argues.

Socialist Party Dep. Carlos Montes agreed with the student leader and told local press the decision to cut rates is a short-term solution and superficial, at best.

"It works on the principle of a shock tactic, but within a year we will be have the same pressures and the same problems that we have today," Montes said.

The politician also criticized the lack of regulation of tuition costs in place for the new loan rates, the inability to ensure the quality of degrees that are financed by state funding, and the system's dependency on privately run banks to finance higher education.

Beyer also recently announced a US\$2.2 million increase in the education budget which would fund 340,000 university scholarships next academic year.

TF1NEWS : Chili : nouvelle manifestation d'étudiants - Vendredi 20 janvier 2012, 10h43

Des heurts avec la police ont émaillé jeudi à Santiago une manifestation étudiante, convoquée par réseaux sociaux, qui a rassemblé près de 500 personnes et donné lieu à 21 arrestations, selon un bilan policier.

La manifestation, qui n'avait pas été appelée par les principales organisations étudiantes et n'était

pas autorisée, s'est déroulée aux abords de l'Université de Santiago, au centre de la capitale. Les étudiants, enseignants et lycéens chiliens ont fait pendant l'année 2011 plus de 40 manifestations, certaines parmi les plus massives depuis le retour de la démocratie en 1990, pour réclamer la réforme profonde d'un système éducatif mar-

qué par de profondes inégalités. Au final, le mouvement a influencé une hausse de 10% du budget éducation

2012, mais obtenu de timides débuts de réformes. La principale organisation étudiante, la FECH, a affirmé que "le mouvement continuerait" en 2012.

THE SANTIAGO TIMES : Interview: Chile's Revolución Democrática - The student protests of 2011 gives way to a broader movement - Thursday, 19 January 2012 20:15



Photo by Jason Suder/Santiago Times

Written by David Pedigo

In early January, Giorgio Jackson, the former president of the Federation of Students of Chile's Universidad Católica, or FEUC, announced that he and several other FEUC students would launch a new center-left political movement called the "Democratic Revolution," or RD by its Spanish acronym.

The main goal of the party, Jackson says, is to "construct an alternative democratic institutionalism in our country."

Currently in its early infancy, RD is in many ways an extension of the student protests that dominated the political scene throughout the last half of 2011, wherein Jackson and many of his colleagues rose to national prominence. While the focus of the two movements differs (the 2011 movement demanded educational reform while the RD focuses on renovating Chile's democra-

cy), many of the key players and underlying principles remain the same.

In an interview with The Santiago Times, Carlos Figueroa, one of RD's student leaders and a colleague of Jackson, said the government's failure to bring about reform made them realize that they themselves could be the ones to create the change.

"There was a large consensus on a social demand in the area of education, and we arrived at a point in middle of the second semester when we realized that the political institutions were not addressing the demand," said Figueroa, who started working with FEUC in 2011.

Throughout the rest of the year, the FEUC, in conjunction with student organizations from the other major Chilean universities, put education reform in headlines in Chile and abroad.

Although the movement was ultimately unable to attain the reforms it requested, its cause garnered sympathy worldwide and its leaders gained respect and attention. One of the movement's leaders, Camila Vallejo, was named the person of the year by The Guardian newspaper in the U.K. and by a national poll in Chile, and Jackson was invited to this year's World Economic Forum as a "global shaper."

"That year, young people won recognition from society. Before, society always looked at young people like 'cabros chicos' (little kids)," Figueroa said.

Today they are being taken more seriously, especially in politics. Camilo Ballesteros, the

former president of the Student Federation at the Universidad Santiago de Chile, or FEUSACH, is currently running for mayor in Santiago's Estación Central municipality and the RD, although still very much a social movement rather than a proper political party, has political ambitions as well.

"We are aspiring to support candidates in municipal elections or present deputies for the 2013 elections," Figueroa said.

Figueroa said that his main ambition for 2012 was for RD to "consolidate ourselves as a real [political] alternative."

"Electing deputies is something that will come later," he added.

For the moment, RD's main priority is to establish itself among the public. In June, its members plan to create an internal democratic structure that they hope will serve both as an instrument to determine further direction and, in time, an example for a stronger national democracy.

Frustration with the status quo was unequivocally the main motivation for RD's founding, Figueroa says, but he insists that it's an expansion, rather than a copy, of last year's student movement.

"This has to do with more than just the student movement," he said. "It has to do with the frustrations of consumers that feel cheated and used. It has to do with the large businesses that make all the decisions while the people don't have any opportunity to do so."

A L'ENCONTRE : Le Chili 2012: le mouvement étudiant à la croisée des chemins - Mercredi 18 janvier 2012



Noam Titelman de la FEUC
Par Sergio Grez Toso

Le 17 janvier 2012, le nouveau président de la Fédération des Etudiant de l'Université Catholique (FEUC), Noam Titelman, a indiqué, lors d'une conférence de presse, que le mouvement étudiant se développera «avec beaucoup de force en 2012» et «cherchera à s'unir à d'autres secteurs sociaux, dans une lutte contre le système d'éducation et le modèle de développement du pays» (*elmostrador.pais*, 17 janvier 2012).

Selon Gabriel Boric, président de la Fédération des Etudiants de l'Université du Chili (FECH), une des erreurs du mouvement «consista à ne pas apporter assez d'attention aux alliances avec des secteurs stratégiques». La vice-présidente de la FECH - Camilla Vallejo, membre du PC - insista sur l'importance «d'unifier les différentes luttes qui ont un objectif commun».

Gabriel Boric a mis l'accent sur la nécessité de ne «pas répéter exactement ce qu'on a fait en 2011. Nous devons inventer de nouvelles formes de mobilisation. Nous ne pouvons pas être au durant sept mois en grève.» Au cours de la seconde moitié du mois de mars 2012 se tiendra un vaste rassemblement ayant pour but de définir les objectifs et modalités d'action pour l'année à venir.

Un des axes revendicatifs nouveaux résidera dans la proposition d'une réforme du système d'imposition afin de financer une éducation publique et gratuite. Cette proposition fiscale - thème qui sera au centre des débats des partis politiques - fait aussi écho aux «critiques» émises par l'OCDE. Dans son dernier rapport, l'OCDE souligne que les impôts directs frappent avec violence les couches les moins favorisées de la population chilienne et que la «redistribution fiscale» est quasi inexistante. Pour qu'un organisme du néo-libéralisme l'affirme, cela doit être éblouissant. Mais, en même temps, ce genre de réforme comporte plus d'un piège politico-institutionnel pour un mouvement comme celui des étudiants. Quant à un accord avec le gouvernement, Gabriel Boric indique que cela «est envisageable» seulement si ce dernier «manifeste une volonté de transformation de la nature même du modèle et ne se limite pas à réduire ses excès».

L'article que nous publions ci-dessous, pour information, développe un bilan «critique» du mouvement et se veut comme indiquant des perspectives. Ces dernières mériteraient discussion de la part des protagonistes étudiants. Nous tenterons de les transmettre à nos lecteurs et lectrices. (Rédaction A l'Encontre)

L'année 2011 chilien a été caractérisée par une renaissance des mobilisations sociales. Un dénombrement partiel permet de considérer parmi les plus significatives les grèves et les mouvements de protestation à échelle régionale et communale de Magallanes, de Arica et de Calama; les marches contre le méga-projet de HydroAysen, les manifestations en faveur des droits de la diversité sexuelle; les grèves des travailleurs du cuivre (des entreprises d'Etat et privées); les grèves des employés du fisc; les actions du peuple Mapuche pour la libération de ses prisonniers politiques, pour la récupération de leurs terres et pour la reconquête d'autres droits qui ont été violés; les protestations des habitants de Dichato lésés par le tremblement de terre et le raz-de-marée de 2010, et surtout le grand mouvement pour l'éducation publique dirigé par les étudiants de tous les niveaux d'enseignement qui, pendant plus de six mois, a ébranlé le pays, suscitant de l'intérêt dans le monde entier.

C'est sans doute ce mouvement qui a eu le plus d'impact social, politique et culturel. Il n'a pas obtenu grand-chose; en fait presque rien. En effet, comme il ne pouvait satisfaire les revendications des étudiant-e-s et de leurs alliés sans mettre en danger le modèle néolibéral tout entier, le gouvernement de Miguel Juan Sebastián Piñera n'a «accordé» que des réformes cosmétiques compatibles avec le modèle de l'«éducation de marché». Mais le mouvement a eu beaucoup de succès en termes d'ancrage dans l'opinion publique de la préoccupation pour l'éducation publique en tant qu'une priorité nationale et de nécessité de remettre en question les principales caractéristiques du modèle en vigueur, tels que le profit, l'inégalité et le rôle uniquement subsidiaire de l'Etat.

Les diverses composantes du mouvement pour l'éducation publique - en particulier les étudiants - ont contribué de manière importante pendant

l'année 2011 a délégitimer un des aspects du modèle néolibéral imposé par la dictature et consolidé par les gouvernements de la Concertation. Mais leur apport ne s'est pas limité au domaine de l'éducation. Il a également exprimé une critique implacable – et parfois destructrice – de la structure institutionnelle [issue de la dictature] et des pratiques politiques en vigueur dans le Chili post-dictatorial. Le caractère sous contrôle, «protégé» et de basse intensité de la démocratie néolibérale chilienne est apparu à maintes reprises dans toute sa nudité. La «classe politique», sans distinction de partis ni de blocs, a été soumise à la critique la plus incisive de ces dernières décennies et son niveau de désapprobation aux yeux des citoyens a atteint des taux records [1].

Malgré tout cela, les étudiants n'ont pas réussi à remporter les principaux points de leurs revendications. D'une part, il y a eu l'intransigeance du gouvernement qui a opté pour la répression, la manipulation médiatique, les pressions politiques et financières sur les établissements publics d'éducation. D'autre part, il y a eu aussi la fatigue et l'usure naturelle des étudiant-e-s, des enseignants et des fonctionnaires de l'éducation suite aux longs mois de grèves, d'occupations, d'assemblées et de manifestations. C'est ainsi que cette première période de mobilisations s'est terminée avec des résultats ambigus et des sentiments contrastés chez ses protagonistes.

Le «match nul» avec le gouvernement était prévisible dès le moment où il est devenu évident que d'autres acteurs sociaux ne viendraient pas prêter main-forte au mouvement pour l'éducation publique et que malgré les larges sympathies qu'il a suscité auprès des citoyens, il ne se traduirait pas par des mobilisations massives de travailleurs et encore moins par des grèves dans secteur productif. L'échec de la pseudo-grève décrétée par le sommet de la Centrale Unitaire des Travailleurs (CUT) à la fin août 2011 a été un indice clair que les étudiants ne réussiraient pas à obtenir des renforts nouveaux pendant cette nouvelle étape. La rupture des discussions entre les dirigeants étudiants et le gouvernement, quelques semaines plus tard, et la baisse graduelle de la participation aux manifestations après le recul des Fiestas Patrias [18 et 19 septembre, liées au processus de l'indépendance du début du XIXe siècle] annonçaient le reflux qui s'est concrétisé à partir d'octobre.

Le repli: un répit pour regrouper les forces

En vainquant les résistances de ses secteurs maximalistes qui proposaient une politique du «tout ou rien» et l'immolation devant l'intransigeance gouvernementale, le mouvement étudiant universitaire a commencé en novembre 2011 un repli qui a signifié la fin des grèves et des occupations afin de sauver l'année académique, d'éviter un effondrement de ses universités et de maintenir des bourses et d'autres bénéfices qui étaient menacés par les mesures du pouvoir exécutif. En décembre 2011, plusieurs institutions scolaires «emblématiques» ont opté pour une ligne analogue impliquant un répit, la recomposition de forces et la préparation en vue d'un nouveau cycle de mobilisations pour 2012.

Ces décisions n'ont été ni faciles ni unanimes. Des divisions sérieuses sont apparues parmi les étudiants, et entre ces derniers et les enseignants, ainsi qu'à l'intérieur des groupes et des classes concernées. Néanmoins les étudiants universitaires ont manifesté beaucoup de maturité pour résoudre leurs conflits internes. Ils ont procédé au renouvellement des directions de leurs principales fédérations dans un climat de «concurrence» régulée entre les différents cou-

rants politiques, en faisant appel à des normes et à des procédures indiscutablement démocratiques. La décision de poursuivre les mobilisations de manière unitaire a été proclamée par les dirigeants de tous les secteurs représentés dans les organisations estudiantines universitaires, indépendamment de leurs divergences.

Le contexte est plus complexe en ce qui concerne le secteur secondaire, puisque les divergences entre leurs propres représentants (comme la ACES – Assemblée de coordination des Lycéens du Chili – et la CONES – Coordination nationale des étudiants du secondaire) a donné l'impression qu'ils avaient été «abandonnés» par les universitaires. C'est ainsi que jusqu'au début de l'été 2011-2012 on a vu la persistance d'occupations dans quelques dizaines d'écoles du secondaire par des élèves qui n'ont d'autres perspectives que le fait de poursuivre leur action «jusqu'aux dernières conséquences» (c'est-à-dire l'expulsion par la police).

Des problèmes et des défis

Pour passer à une nouvelle phase de la lutte contre l'éducation telle qu'elle est envisagée par le marché, le mouvement étudiant a besoin de résoudre plusieurs problèmes fondamentaux.

Tout d'abord, il doit se doter d'un ensemble de revendications unifiées qui garantisse l'unité de toutes ses composantes et qui pourrait devenir la base pour un projet éducatif alternatif au modèle actuel et aux réformes superficielles proposées par le duopole hégémonique du pouvoir politique (Coalition au pouvoir et Concertation, formée par le PS et la Démocratie chrétienne).

Mais le mouvement doit, dans le même temps, surmonter les dangers qui le guettent aussi bien sur sa droite que sur sa «gauche». Le mouvement étudiant doit préserver son indépendance face aux chants de sirène que la Concertation fera entendre pendant cette année électorale pour tenter de le mettre à sa remorque et pour capter le capital politique conquis pendant les mobilisations [2]. Cela, sans s'isoler ni prétendre à une construction chimérique de «pouvoir» en tournant le dos à la politique réelle ; dès lors, les étudiants devraient être capables de se donner leurs propres formes de représentation politique qui, en lien avec d'autres mouvements sociaux, leur permettraient de se projeter sur la scène nationale sans écarter les alliances avec des représentants politiques contestataires de l'actuel modèle d'économie et de société régnant au Chili. La convocation d'une Assemblée constituante pour procéder de manière démocratique – pour la première fois dans l'histoire du pays – à la refondation des bases du système institutionnel fournit un horizon politique commun pour unir les forces et les mouvements [3]. Les conditions existent pour travailler sérieusement dans cette perspective [4].

Mais les étudiants devront également faire un sérieux effort pour critiquer, pour isoler et pour neutraliser sur le plan politique ces tendances qui surgissent telles des excroissances «maximalistes» en leur propre sein. Les adorateurs de la violence aveugle, qui n'ont d'autre but que de se défouler comme réaction à leur propre impuissance à formuler des propositions et donner une orientation politique, doivent faire l'objet d'une critique sévère. La pyrotechnie «révolutionnaire» de petits groupes incapables d'assurer une direction au mouvement et de gagner légitimement une représentation dans leurs organisations naturelles et qui substituent à l'action collective les actes «héroïques» de minorités illuminées, doit être condamnée à cause de sa collusion objective avec les politiques du pouvoir.

Il faudra également que le mouvement étudiant surmonte ces visions du «tout ou rien», incapables de distinguer les étapes dans le dévelop-

pement d'un mouvement et des objectifs à court, moyen et long terme. Sans s'attribuer des rôles messianiques, le mouvement étudiant peut développer des actions pédagogiques de politisation en direction du reste de la société chilienne. En grande partie, c'est ce qu'il a déjà fait au cours des grandes mobilisations de l'année dernière. D'où la prise de conscience citoyenne concernant la nécessité de changer le système éducatif injuste et catastrophique en vigueur dans le pays. Dans la nouvelle phase qui s'approche, les étudiants devront, aux côtés des enseignants et des travailleurs de l'éducation, approfondir la critique du modèle, proposer des solutions alternatives et établir de manière plus didactique le lien entre, d'une part, les maux de l'éducation et, d'autre part, le modèle économique néolibéral dans sa totalité et la démocratie sous tutelle et de basse intensité que subit la majorité de la population.

C'est en effet précisément dans ce lien que réside la possibilité de créer des alliances solides entre les mouvements sociaux sur la base de plateformes qui convergent dans leur opposition au néolibéralisme et autour de la revendication d'une démocratie pleine et sans entraves autoritaires. Seule la formation d'un large front de secteurs sociaux et politiques opposés au modèle néolibéral et partisans d'une démocratie politique et sociale effective peut fournir les forces supplémentaires qui permettront de renverser le système d'éducation soumis au marché, en gagnant également la bataille globale contre le néolibéralisme.

Mais pour pouvoir assumer ces tâches il sera nécessaire de surmonter certaines conceptions qui, de manière dispersée mais persistante, se sont diffusées pendant cette dernière période. Les principales et plus pernicieuses de ces idées pourraient être synthétisées dans les propositions suivantes: «*Nous vivons dans une période pré-révolutionnaire, par conséquent notre politique doit être maximaliste et intransigeante. Les mouvements sociaux ne doivent pas participer au jeu politique institutionnel, ils doivent construire leur propre espace de pouvoir loin de l'Etat et si possible en lui tournant le dos, pour se concentrer dans le renforcement de leur identité et de leur mémoire et dans le développement de ressources propres. Les mouvements sociaux populaires (et dans ce cas étudiants), ils doivent seulement délibérer (en permanence), se mettre d'accord (consensus), imposer et ne pas transiger. Les partis politiques ne sont pas nécessaires – ni maintenant, ni plus tard – du moment que les «bases citoyennes» exercent leur souveraineté.*»

Il serait absurde de nier que devant le discrédit de la politique «officielle» représentée par les partis insérés dans le jeu parlementaire de l'actuelle démocratie néolibérale, ce type de vues de l'esprit a trouvé un certain écho dans les secteurs étudiants.

Malgré sa rhétorique anti-système séductrice, ce discours dissimule des faiblesses et des incongruités qu'il est nécessaire de dévoiler pour éviter un désarmement idéologique et politique des mouvements sociaux contestataires, dont le mouvement étudiant. L'enfermement dans de chimériques «phalanstères», en cultivant une «mémoire populaire» immanente, en tissant patiemment le tissu de son micro «pouvoir», en tournant le dos aux médiations et aux conflits de la politique réellement existante, en ignorant l'Etat et les rapports de force entre les acteurs sociaux et politiques, est un mirage qui ne peut qu'entraîner des défaites et générer de l'impuissance chez ses partisans. Son seul horizon est la stérilité politique et la culture d'une

éternelle rébellion incapable de se transformer en pouvoir effectif.

Pour éviter cette voie sans issue, tout en conservant leur autonomie, les mouvements sociaux peuvent et doivent s'ouvrir au jeu de la politique, en essayant de créer leurs propres outils politiques sous peine de se voir obligés de se retirer dans les terres arides de l'Utopie fondamentaliste ou de déléguer à d'autres la représentation de leurs intérêts.

Il est hautement probable que pendant cette année les mobilisations pour l'éducation publique vont prendre des formes différentes qu'en 2011. En tirant les leçons de l'expérience accumulée, plusieurs dirigeants étudiants ont estimé que la stratégie basée dans des grèves prolongées, des occupations d'établissements scolaires et des manifestations, bien qu'elle ait donné des fruits, avait aussi des limites. Elle ne constituera pas nécessairement la meilleure ligne d'action dans les mois à venir. Même si les marches et les manifestations publiques peuvent continuer d'être des moyens de pression efficaces, les longs mois de grèves (accompagnés ou non

d'occupations d'établissements) ont fini par devenir inoffensifs lorsque le gouvernement a décidé de laisser les écoles municipalisées et les universités d'Etat «pourrir» suite à ces actions. Pire encore, au bout de plusieurs mois les occupations et les grèves qui avaient servi à attirer l'attention de l'opinion publique ont commencé à devenir des éléments fonctionnels de la politique gouvernementale d'érosion des institutions publiques d'éducation. Les tactiques correspondent à des moments précis de la lutte, elles ne peuvent pas devenir des fétiches auxquels il faut s'agripper à tout prix. Le mouvement étudiant devra donc inventer d'autres formes de pression. Il a bien assez de créativité pour cela. (Traduction A l'Encontre)

Sergio Grez Toso, historien, coordinateur du doctorat en Histoire, Université du Chili.

1. Une brève analyse sur ces thèmes dans Sergio Grez Toso, «Un nuevo amanecer de los movimientos sociales en Chile», dans *The Clinic*, N° 409, Santiago, 1er septembre 2011.

2. Un bon signe dans ce sens a été donné par le nouveau Président de la Fédération des Etudiants de l'Université du Chili (FECH) qui a assuré que le mouvement étudiant ne sera pas le «commando jeune» de la probable candidature de Bachellet (Parti socialiste) à la présidence de la République.

3. Une révision historique des processus constituants dans Sergio Grez Toso, «La ausencia de un poder constituyente democrático en la historia de Chile», dans Varios autores, *Asamblea Constituyente. Nueva Constitución*, Santiago, éditions Aun Creemos en los Sueños, 2009, pages 35-58.

4. Définie avec justesse par Jaime Massardo comme étant celle d'un «nouveau Chili», une «deuxième République où nous pourrions tous vivre dans de meilleures conditions en forgeant un avenir construit par tous». Jaime Massardo, «Lecciones del movimiento estudiantil. Nace una nueva forma de hacer política», dans *Le Monde Diplomatique*, édition chilienne, N° 121, Santiago, août 2011, page 11.

THE SANTIAGO TIMES : Chile's emblematic student leader launches her first book - Camila Vallejo's book, "We Can Change the World," sold 3,000 copies at Sunday launch - Saturday, 14 January 2012 22:50



Photo courtesy of Camila Vallejo/Facebook

Written by David Pedigo

The celebrated leader of Chile's 2011 student movement launched her first book, entitled "Podemos Cambiar el Mundo," or "We can Change the World," on Sunday at the Festival of

Hugs, an annual event hosted in Santiago by the Communist Party of Chile (PC). Her book hits shelves on Monday, Jan. 16.

The 23-year-old university student earned the title of person of the year from both a [national poll](#) and [The Guardian](#) newspaper in the U.K. for leading a student movement that brought the inequalities of Chile's education system to light and nearly [sank the political career](#) of the incumbent president.

Vallejo's book is a compilation of her op-ed articles, columns and unedited interviews during her term as president of the student federation of the Universidad de Chile, or Fech. The compilation is strewn together by Vallejo's own commentary, offering her perspective on the events of last year's student movement.

Despite the widespread support that was seen for the student movement Vallejo led in 2011, she lost her reelection to Gabriel Boric, now Fech

president, and currently holds the post of vice president. Still, she remains a strong popular voice for the movement, and her book sold 3,000 hard copies at the Festival of Hugs alone.

Vallejo was not the only student leader making waves at this year's Festival of Hugs. In another interesting development, Camilo Ballesteros, current president of the Universidad de Santiago student federation, announced his candidacy at the festival for mayor of Santiago's Estación Central borough.

When asked if she was considering a run for public office, Vallejo replied that "this is a separate issue that will perhaps be discussed in a certain moment, but for now we are taking on other responsibilities -- for me in particular at the Universidad de Chile."

THE SANTIAGO TIMES : Summer doesn't mean vacation for Chile's student protesters - Protesters of all ages rally to condemn the expulsion of secondary school pupils - Wednesday, 11 January 2012 21:41



Photo by Jason Suder/Santiago Times

Written by Olivia Crellin

A small group gathered on Tuesday to protest the suspension of enrollment of 300 students from secondary schools in the municipality of Ñuñoa.

Ñuñoa's Mayor, Pedro Sabat, suspended the students for their involvement in 'tomas' and protests, which reached a peak in Chile in August of last year.

In addition to the expulsion of the students, about 60 teachers have also had their contracts renegotiated or been laid off for supporting the students' actions.

The protest, which began quietly and peacefully in Plaza Ñuñoa at 8:30 p.m., was coordinated by

the Cordon Nuñoa, the Citizen's Assembly and the Association of Teachers.

In the beginning about 250 people gathered, but the crowd later grew to around 500 as the protesters spilled from the park area onto the eastern stretch of Avenida Irrarrázaval blocking access to the road and stopping traffic.

Two police vehicles and about 20 riot police stationed themselves on the corner of Irrarrázaval and Jorge Washington watching on as the motley crowd of teachers, parents, and students beat pans, shouted chants and taunted the officers with sardonic wolf whistles.

Bastián Ramírez, 16, spokesperson for Cordon Nuñoa and one of the students expelled from his school by Mayor Sabat, told press that the number of students suspended in Santiago currently stands at 350 in total but is expected to rise when students begin to enroll again for the new academic year.

Ramírez was one of a few representatives of teachers and students that addressed the crowds. Side by side 16-year-olds and 65-year-olds screamed and shouted as Ramírez told the crowd: "We're here for the public education of the municipality of Ñuñoa and for the nation."

"Although there are other ways [to protest], go out on to the streets and fight for your rights. Education is a right," he said, rousing the protes-

ters shortly before they faced off against riot police.

Seemingly unfazed both by his own unjust expulsion and the chaos that erupted soon after the 'official' meeting escalated, Ramírez told *The Santiago Times* calmly "these protests are a routine for us now."

Ramírez, who disappeared in the spray from a water cannon, represents a younger and even more politicized generation of students in Chile, says musician and activist Joaquín Figueroa.

"It's going to be a very hard year [but] a very beautiful year because more people are involved in this fight," Figueroa told *The Santiago Times*.

While the singer praised the increase in consciousness that university students have brought about in the last year over the education movement in Chile, he said "the movement does not belong to Camila [Vallejo] or to Georgio [Jackson]."

"The younger people have much more consciousness than the people that the media have put in their stories so far," Figueroa said.

Figueroa was among several high profile musicians in attendance. Max Berrú of Chilean folk band Inti Illimani and hip-hop star Ana Tijoux also sang for the crowd, echoing Salvador Allende's campaign mantra: "There will be no revolution without songs".

Since schools and universities broke up for the summer vacation Chile has acquired its third [Education Minister](#) in one year and seen a shuffle in its [student union leadership](#).

Issues such as education for profit are still far from resolved, however, and with Chile's multi-millionaire president considered by many to be more businessman than politician it will take a strong movement to continue the campaign into the future.

The protesters are resolved, however. "I've been fighting [for free education] for the last twenty years, since supposed democracy came to Chile,

and I'll be fighting for much longer," Figueroa said.

In Santiago only 70 schools out of a staggering 700, the number recorded at the height of the education movement, are thought to still be in "toma," leading many to believe that the movement may be winding down.

The clashes between police and protesters that followed the meeting in Plaza Nuñoa suggest the opposite.

The students' fight quickly turned ugly at when police mobilized vehicles and began spraying water cannons and firing tear gas to disperse the enthusiastic crowds.

Riot police maintained their presence in the area until about 11 p.m. as they chased protesters, some of whom had begun to throw rocks and glass bottles at the officers.

The speed at which violence escalated at this comparatively small, local protest shows that the education movement is far from over in Chile. Many, like Figueroa, hope to see it to its end.

"It [the education movement in Chile] is part of a world movement against neo-liberalism. It's a world fight," he said, "And we hope to fight a world fight."

THE SANTIAGO TIMES : Piñera names Harald Beyer as Chile's new education minister : While CEP poll confirms a record-low 23% approval rate for rightist president - Monday, 02 January 2012 21:00



Photo by José Manuel de la Maza/Gobierno de Chile.

Piñera hands over the education portfolio to Harald Beyer.

Written by Olivia Crellin

Last Thursday President Sebastián Piñera turned to technocrat Harald Beyer to help steer the Ministry of Education into safer waters, after Felipe Bulnes resigned for "personal reasons."

Beyer is the third person to assume the role of Education Minister since Piñera took office in March 2010 and succeeds Felipe Bulnes, who in turn took over the post from Joaquín Lavín amid fierce student protests last July.

An economist by profession, Beyer has been a consultant on educational matters for both the Piñera government and the former government of Michelle Bachelet, and served as coordinator of the education committee in a rightist think-tank called the Tantauco Group. Until his recent appointment, Beyer was the deputy director for the Center of Public Studies (CEP), a public opinion poll company in Chile also allied with rightist political groups.

Despite criticism that Beyer lacks a background in politics, the challenges that the new minister has inherited are not altogether unfamiliar to him.

In 2006 Beyer sat on the Presidential Advisory Council, convened by then President Michelle

Bachelet, in response to student protests known as the "[Penguin Revolution](#)."

Beyer's work in the council and his involvement with the Council Rectors of Chilean Universities in 2008 has seen him dubbed an "education expert."

For many, however, Beyer's appointment gives credence to Dep. Osvaldo Andrade's comment that Piñera's government is rapidly becoming "a government of businessmen for businessmen." The Socialist Party president's remark followed Piñera's other cabinet appointment last week of Luis Mayol as the country's Agricultural Minister. Many student leaders also expressed concern that Beyer is an academic without political experience who will be unable to meet their demands for an end to Chile's class-based education system.

Beyer's think-tank background was [lauded](#) by President Piñera, however, who commended the new minister's "non-traditional political experience" in an interview with Chilean daily La Tercera on Dec. 30, 2011.

Last week's cabinet changes follow fast on the heels of a [CEP poll](#) that puts Piñera's popularity at 23 percent, a record low since the country returned to democracy just over two decades ago.

No doubt a large part of Piñera's unpopularity is connected to what is perceived as his government's failure to enact educational reform: providing more state-backed scholarship money for poor students (thus enriching the banking community) rather than setting a course for free, quality education for university students and for eliminating profit-making universities.

Still, for the moment, the student protests that dominated Santiago's streets and Chile's media in the second half of 2011 seem to have evaporated in the heat of the summer vacation.

The Universidad de Chile student federation's (FECH) newly elected student leader, Gabriel Boric, who replaced protest leader Camila Vallejo (now the FECH's vice president), said the movement would resume in March and that protesters would be taking the summer to develop new tactics.

This gives Beyer just a few month's breathing space to plan his own strategy for dealing with

the students and the more than 70 percent of the country supporting their demands.

Beyer said last week that although (former minister) Bulnes left many "tasks pending," he believed that both students groups and the government must focus on shared goals.

"We have differences with the students on how to ensure quality and equity," Beyer told the press when he took office. "But all parties are working toward these goals and - given that - I think it's possible to reach agreements."

In an article written for "Qué Pasa" magazine and republished on his think tank's website, [Bloomberg reported](#), Beyer advocated a greater use of income-assessed student loans to finance university education. One of Beyer's first tasks in Congress, therefore, will surely be to advance on this front.

So far, student response has been generous to the new minister, despite the fact that Beyer's firm stance against the elimination of education for profit is bound to make him an unpopular opponent.

Gabriel Boric welcomed Harald Beyer as someone who "cares about education" and Camila Vallejo (now vice-president of the University of Chile student federation) said students "would not be swift to judge a job that is a matter of the greatest importance."

Still, Noam Titelman, the leader of the Universidad Católica student federation (FEUC) was less conciliatory when he told reporters: "What matters is not changing faces, but changing government policies."

Beyer was quick to extend an invitation to student leaders to open up dialogue. Last Friday he offered leaders a meeting in response to a letter the movement delivered to the new minister. The student groups will decide later this week whether to accept the offer.

Chile's people will be watching Beyer's next moves carefully to see if he can be the man to deliver the changes demanded by students or whether, like Lavín and Bulnes that went before him, he is set to become yet another victim of the student protest movement.

NPA / MONDIALISATION.CA: Chili. Quand le néolibéralisme triomphant se fissure - lundi 2 janvier 2012 / Dimanche 18 décembre 2011

Le 22 septembre 2011, costume sombre, cravate violette, chemise bleu clair, le président Sebastián Piñera monte à la tribune de l'assemblée générale de l'ONU. Le chef du gouvernement chilien - et néanmoins entrepreneur multimillionnaire à succès -, affiche un beau sourire. En ces temps de crise mondiale du capitalisme, il revendique une économie florissante, à l'aune d'un taux de croissance de plus de 6% du PIB (début 2011). Durant son bref discours devant

les principaux chefs d'État de la planète, il tient aussi à faire référence au conflit social pour l'éducation qui traverse son pays depuis plusieurs mois: «La course pour le développement et la bataille pour le futur, nous devons la gagner dans les salles de classe» assène-t-il. Il assure que son gouvernement cherche «à garantir l'éducation pour tous et une éducation gratuite pour tous ceux qui le nécessitent». Et si les jeunes chiliens luttent vaillamment, cela serait

même la preuve de la bonne santé de la démocratie chilienne, tous mobilisés pour «une cause noble, grande, belle qui est celle de donner une éducation de qualité» au peuple. Magie du verbe politicien... Qui croirait entendre le représentant d'une droite dure, de retour à la tête de l'État 20 ans après la fin de la dictature militaire (1989) et engagée, coûte que coûte, dans la continuité de cette «révolution» capitaliste imposée à feu et à sang sur les cendres de l'Unité populaire (1970-

73) et le cadavre de Salvador Allende[1]. Du fin fond des quartiers, au cœur des innombrables marches qui agitent les villes du pays, parmi les dizaines de lycées, collèges et universités occupés, un tel discours est vécu comme une provocation de plus. Le pouvoir ne comprend pas ce qui sourd au sein de larges secteurs de la société. Ou plutôt fait-il mine de ne pas comprendre. Le jour de cette intervention à l'ONU, manifestations et défilés hauts en couleur ont fait savoir à la Moneda[2] que le mouvement pour une éducation «*gratuite, publique et de qualité*» n'est pas mort. Le soir du 23 septembre, Camila Vallejo, l'une des dirigeantes de la Confédération des étudiants du Chili (Confech) remarquait, avec une certaine ironie, que le discours du président était plein de «*contradiction, incohérence et inconsistance*», au moment où celui-ci refusait toute négociation sérieuse et continuait à déployer son arsenal répressif[3]. Ce constat reste encore valable alors que décembre, et la fin de l'année scolaire, pointent leur nez.

Un mouvement social pour l'éducation d'une ampleur historique

Depuis plus de sept mois et la première marche des étudiants universitaires et élèves du secondaire, le 28 avril 2011, les actions collectives n'ont pas faibli. Bien au contraire[4]. Dès début mai, les expressions du mouvement se sont amplifiées et diversifiées. Le 12 mai, la première «grève nationale pour l'éducation» dépasse toutes les attentes. Le 21 mai, à Valparaíso, alors que le président de la République réalise – comme tous les ans – son bilan annuel devant la nation, des dizaines de milliers de personnes expriment leur colère. Progressivement, le mécontentement enfle. La popularité des «indignés» chiliens augmente. Ils sont 300 000 dans les rues le 30 juin et 500 000 le 9 août, jeunes, vieux, couches moyennes et classes populaires, ensemble. L'un des points d'orgue de cette escalade est la grève nationale des 23 et 24 août, appelée par la Centrale Unitaire des Travailleurs (CUT) et plus de quatre-vingt organisations syndicales, protestant à propos des conditions de travail déplorables mais aussi en soutien aux étudiants mobilisés. Les répertoires d'action collective utilisés sont variés et souvent originaux. Outre les stratégies de rue traditionnelles, l'aspect festif et créatif est au centre de la contestation de la jeunesse: carnaval, concours de baiser, danses et chansons originales, humour satirique, actions-spectacles[5]. Mais on retrouve aussi des instruments de la contestation plus classiques: grèves dans les universités (publiques essentiellement), avec le soutien des professeurs, multiplication des tomas («occupations») et même grèves de la faim, menée par des gamins qui comptent montrer au monde leur détermination. Toute une génération semble vent debout, alimentant la plus importante lutte sociale depuis les grandes protestes de 1983-84: une génération qui n'a pas connu la dictature et qui est née sous les auspices de la démocratisation pactée néolibérale.

Les étudiants ont toujours été des protagonistes du mouvement social importants. Nous pourrions ainsi remonter aux temps des «acteurs du secondaire» qui affrontaient le régime militaire, avec courage et détermination[6]. Les protestations actuelles sont liées aux expériences acquises en 2001 (mochilazo) et, surtout, à la «rébellion des pingouins» (élèves nommés ainsi du fait de leur uniforme) de 2006. Cette mobilisation exemplaire avait fait trembler le gouvernement de la socialiste Bachelet. Elle a lézardé le ciment du consensus politique, tout comme les discours convenus sur la «gouvernabilité démocratique» néolibérale, qui régnent en maître depuis 1990, aussi bien chez les élites de centre

gauche que de la droite[7]. Les révoltés et indignés de 2011 sont en partie les collégiens-mobilisés de 2006. Et ils ont beaucoup appris dans le feu de ces mouvements: l'organisation collective, les rythmes de luttes, l'insertion dans le champ médiatique et ses codes, mais aussi le goût amer des négociations sans lendemain et la duplicité gouvernementale ou encore l'importance du contrôle «par en bas» des porte-parole, en assemblée et la force de l'autogestion.

Pourquoi ces lycéens et étudiants protestent-ils depuis des mois? Les problèmes sont nombreux, les difficultés quotidiennes de ces jeunes multiples, mais leurs revendications sont claires: une éducation gratuite, publique et de qualité. «*Dans le secondaire, les lycéens et collégiens souhaitent en particulier le retour de leurs établissements dans le giron de l'État, remarque un chercheur de l'Observatoire politique de l'Amérique latine et des Caraïbes (OPALC). Transférée au niveau municipal en 1990, à la toute fin de la dictature, l'éducation publique secondaire n'a depuis cessé de décliner, au profit d'établissements privés subventionnés. Dans l'éducation supérieure, le financement des études est particulièrement problématique. Les universités, publiques ou privées, exigent des frais de scolarité en général proches de 300 euros par mois.*»[8] *La plupart des étudiants ont donc recours à des crédits pour financer leurs études, sans réelle certitude sur la capacité qu'ils auront à rembourser une fois sur le marché du travail. [...] De plus, malgré une loi, votée durant la dictature, qui stipule que les universités sont des institutions à but non lucratifs, de nombreuses universités privées ont mis en place des systèmes permettant d'extraire les profits généraux.*»[9] Héritage empoisonné, géré – voire perfectionné – fidèlement par la Concertation, coalition de socialistes et démocrates-chrétiens au gouvernement de 1990 à 2010, sans interruption. Jusqu'au coup d'État de 1973, l'éducation publique chilienne était connue dans tout le continent pour sa qualité et gratuité. Désormais moins de 25% du système éducatif est financé par l'État. Le reste est assumé par les familles des étudiants: 70% des étudiants doivent s'endetter et 65% d'entre eux interrompent leurs études pour des raisons financières. D'ailleurs, l'État chilien ne consacre que 4, 4% du produit intérieur brut (PIB) à l'enseignement, loin des 7% recommandés par l'Unesco[10]. On retrouve d'ailleurs la même logique dans tous les champs sociaux: santé, retraites (aux mains de fonds de pensions), transports, médias (contrôlés par une oligarchie), etc... Alors, la Concertation pourrait se réjouir de voir S. Piñera battre des records d'impopularité (avec seulement 22% d'approbation). Mais si la population appuie à plus de 75% les revendications étudiantes, s'égaye dans les quartiers dans d'immenses concerts de casseroles (caceroleos), c'est aussi qu'elle rejette vingt ans de gestion social-libérale, qui a renforcé un tel modèle économique. Le mea culpa du président du PS, Osvaldo Andrade, reconnaissant que «*durant les vingt ans du gouvernement de la Concertation nous avons aussi été dans de nombreuses occasions partie prenante de cette politique abusive*» n'y change rien... Les faits sont têtus.

Négociations, jeu de dupes et criminalisation des luttes

À droite, de nombreux parlementaires sont inquiets de la crise de gouvernabilité. En juillet dernier, Joaquín Lavín, ministre de l'Éducation, lui-même entrepreneur de l'éducation et dirigeant de la puissante Union démocratique indépendante (UDI[11]), a été poussé à la démission. Le trouble des classes dominantes transpa-

raît aussi dans les éditoriaux du journal conservateur *El Mercurio* ou au travers d'articles d'intellectuels, qui – jusque-là – se disaient libéraux, voire progressistes. Face au retour du spectre des luttes de classes, ils décrivent, tel l'historien Alfredo Jocelyn-Holt, leur «insaisissable malaise» et n'hésitent pas à disqualifier violemment les actions protestataires[12].

La rébellion étudiante dévoile aussi le vrai visage de cette «nouvelle droite» gouvernementale, qui n'était pas arrivée au gouvernement par les urnes, depuis 1956[13]. Tout au long du conflit, l'une des principales réponses de l'exécutif a été la répression et les disqualifications verbales, avec l'appui d'une machinerie médiatique hégémonique. L'esprit du «pinochetisme» s'affiche encore toutes voiles dehors. Le porte-parole du gouvernement Andrés Chadwick, ancien président de la Fédération des étudiants de l'Université catholique (désigné par Pinochet en 1978), et le maire de Santiago, Pablo Zalaquett (UDI), ont affirmé que les étudiants n'étaient pas propriétaires de La Alameda (avenue principale de Santiago), ce dernier suggérant l'intervention des forces armées pour empêcher les manifestations du 11 septembre (jour de commémoration du coup d'État)... Autre exemple, même ren-gaine: Cristián Labbé, maire de Providencia (Santiago) et ancien membre de la police politique du régime militaire (DINA), qui avait annoncé qu'il fermerait les lycées occupés, continue dans la surenchère: fin novembre, il a accueilli une cérémonie d'hommage vibrant à l'ex-général de brigade Miguel Krasnoff, qui purge actuellement une peine de cent ans de prison pour atteinte aux droits humains, séquestration, assassinats et «disparition» de citoyens durant la dictature. L'une des proches conseillères du président Piñera a d'ailleurs souhaité «les meilleurs souhaits de réussite» à Labbé, en vue de cette sinistre commémoration, avant d'être désavoué par sa hiérarchie, face au scandale suscité. D'autre part, la répression de la part des carabiniers est permanente. On compte des centaines de blessés, des milliers d'arrestations et même le décès de Manuel Gutiérrez (quatorze ans) assassiné par la police, à balles réelles. Dans ce contexte, une petite proportion d'étudiants a choisi l'auto-défense. Chaque manifestation est l'objet de batailles rangées, malgré les protestations des organisateurs, avec barricades enflammées, jets de pierre et cocktails molotovs contre voitures blindées, gaz lacrymogènes, armes à feu et police montée. Plusieurs dirigeants du mouvement ont été menacés, parfois de mort.

Face à la puissance d'une révolte qui ne ralentit pas, le gouvernement fait mine de négocier, puis rompt tout dialogue pour faire des annonces tonitruantes et unilatérales, pour ensuite dire qu'il souhaite à nouveau ouvrir les discussions... Globalement, le pouvoir parie sur l'essoufflement et les divisions du mouvement. La revue *l'encontredonne* un aperçu de ce jeu de dupes permanent en retraçant la chronologie du mois de septembre: «*Les dirigeants étudiants ont fait clairement savoir que toutes les propositions seraient soumises à la décision des assemblées qui représentent effectivement leurs bases. Ainsi, en date du 8 septembre, la Confech énonçait des conditions pour poursuivre des négociations. Elles sont, pour résumer, au nombre de quatre: premièrement, repousser la date fixée par le ministère pour le renouvellement des bourses et crédits; l'instrument du chantage économique sur les étudiants est un des instruments utilisés par le pouvoir. Deuxièmement, suspendre le processus de mise au point des lois concernant l'éducation, lois que le Parlement doit présenter à l'exécutif. Troisièmement, les discussions*

doivent être transparentes, ce qui implique qu'elles soient filmées, afin que les citoyens puissent prendre connaissance des positions respectives des divers acteurs de ce conflit. Quatrièmement, la négociation doit porter sur la question centrale, celle d'une éducation publique, gratuite, de qualité, démocratique et sans profit. Le 15 septembre, le ministre de l'Éducation, Felipe Bulnes, résume deux conditions: non-report de la date du 7 octobre pour la clôture du semestre; et refus de l'interruption de la procédure de mise au point d'une loi sur l'éducation. Quant à la publicité des négociations, il se limite à indiquer que le procès-verbal des discussions sera mis à disposition du public. Le 15 septembre, le vice-président de la Confech, Francisco Figueroa, annonce le rejet des propositions du ministre et indique qu'une mobilisation nationale est prévue pour le 22 septembre. Le 19 septembre, le président Sebastián Piñera annonce à la télévision nationale que 70 000 étudiants du secondaire ont perdu leur année pour avoir paralysé les cours depuis 4 mois. Un coup de force.»[14] Malgré tout, la mobilisation du 22 septembre réunit quelque 180 000 participants. Et une semaine plus tard, 150 000 manifestants défilent à nouveau. Cette capacité de riposte est saluée par d'autres secteurs du mouvement social, à commencer par le Collège de professeurs. D'ailleurs, après les importants défilés du mois d'octobre et les actions en faveur d'un plébiscite national sur l'éducation, le Collège de professeurs a impulsé, avec la Confech, deux nouvelles journées de grève et manifestation nationale (17 et 18 novembre); une fois de plus, des milliers de personnes ont exprimé bruyamment leur mécontentement et leur volonté de soutenir les jeunes en lutte.

Une nouvelle structure d'opportunités politiques pour la transformation sociale?

Selon le PNUD, si le Chili a réussi à faire baisser la pauvreté, il figure toujours au nombre des quinze pays les plus inégaux de la planète (le deuxième de l'Amérique latine). Suite à la stratégie du choc imposée par la dictature (1973-1990), la société chilienne a, de plus, dû se soumettre aux affres d'une transition pactée[15]. Pendant les vingt dernières années de «démocratie autoritaire», la société – fragmentée, atomisée – semblait avoir intégrée dans ses gènes ce modèle et ses institutions: malgré des réformes, la constitution de 1980 qui consacre la théorie néolibérale du «rôle subsidiaire de l'État» est toujours en vigueur. Le Parlement est verrouillé par un système électoral (dit binominal) qui assure un partage du pouvoir presque parfait entre la Concertation et la droite. Parallèlement, les champs judiciaire, médiatique et économique sont des bastions de l'ultralibéralisme ou du conservatisme.

Certains penseurs critiques décrivent ainsi la construction d'un néolibéralisme triomphant (Juan Carlos Gómez) ou néolibéralisme mature (Raphael Agacino) de longue durée, largement stabilisé, entre autres par des mécanismes de consommation à crédit, de fragmentation sociale accélérée, de société du spectacle sous la coupe d'un duopole médiatique et grâce à l'éviction des classes populaires de l'espace de la participation politique, c'est-à-dire de la polis. Une caste de professionnels passe allègrement de l'administration de l'État à celle des entreprises, toutes liées d'une manière ou d'une autre à une poignée de grandes familles (tels les Luksic, Angelini, Paulman ou Matte). Cet ordre social n'exclut pas les explosions sociales, mais rend bien plus compliqué leur potentiel émancipateur[16]. Néanmoins, avec l'historien Sergio Grez, il est possible d'affirmer que l'année 2011 restera inscrite comme celle du «réveil des mou-

vements sociaux après plus de deux décennies de léthargie»[17]. Si l'on reprend la sociologie des politiques du conflit, il ne fait pas de doute qu'une structure d'opportunité politique s'est ouverte pour les mobilisations, mise à profit par une nouvelle génération qui, d'un conflit dans le champ de l'éducation, est parvenue à se constituer (au cours d'un brusque changement d'échelle), en acteur incontournable de la scène politique nationale[18]. Quels sont les facteurs qui expliquent ce saut qualitatif et quantitatif? Citons la situation économique des étudiants dans une période de croissance profondément inégalitaire où le culte de la réussite individuelle est en contradiction permanente avec les conditions de vie quotidienne des grandes majorités. Plus largement, la crise de légitimité de l'ensemble du système politique joue à plein, alimentée par les provocations et l'arrogance du gouvernement. Certains des principaux dirigeants étudiants sont certes liés à des organisations partisans, tels Camila Vallejo, figure très médiatisée ou encore Camilo Ballesteros, tous deux membres du Parti communiste. Giorgio Jackson est quant à lui considéré comme proche de la Concertation. D'ailleurs, des secteurs radicaux au sein de la Confech (notamment de province), des organisations d'élèves du secondaire, comme les franges étudiantes libertaires, de la «gauche autonome» ou anticapitalistes[19] critiquent la volonté du PC et de la Concertation d'orienter – coûte que coûte – le mouvement vers une issue institutionnelle et une négociation parlementaire, qui se ferait alors aux dépens du mouvement. Les grandes manœuvres sont déjà en cours dans les couloirs du Congrès[20]. Ces tensions internes se sont aigüées par les élections (5 et 6 décembre 2011) pour la rénovation de direction de la Fédération des étudiants du Chili (Fech), principale fédération du pays et pour laquelle pas moins de neuf listes étaient en concurrence. Finalement, la FECH confirme son ancrage à gauche, mais le PC et Camila Vallejo perd la présidence (celle-ci sera néanmoins vice-présidente, sa liste arrivant en deuxième position) au profit d'une liste de la gauche dite «autonome» (plutôt modérée dans ses prises de positions) et dans le cadre d'une remarquable montée en puissance de la gauche radicale: la liste «Luchar», revendiquant son ancrage libertaire, arrive en troisième position et gagne le poste de secrétaire général de la fédération[21]. La campagne électorale universitaire, et ses divisions, a donc débuté en pleine mobilisation sociale. Mais, globalement, la pression à la base, la référence à l'horizontalité, le refus de l'instrumentalisation politicienne expliquent la durée et la dynamique de ces luttes, malgré quelques turbulences au sein des directions étudiantes.

Enfin, un dernier élément essentiel: la convergence de différentes révoltes sous la surface apparemment lisse d'un modèle d'accumulation qui semblait jusque-là «triomphant». En effet, la conjoncture actuelle s'inscrit dans un flux plus large. Une accumulation moléculaire de conflits partiels, éparpillés, a eu lieu, avec une accélération depuis 2006-2007[22]. Rappelons les mobilisations de salariés tout d'abord, malgré un océan de précarité et de flexibilisation[23] et une CUT en partie cooptée par la Concertation. Rappelons aussi les luttes des travailleurs du cuivre, en particulier les subcontratistas (travaillant pour des entreprises sous-traitantes), qui en 2007 ont mené des grèves très dures. En 2010, la direction du travail a reconnu la perte de 333 000 jours de travail pour faits de grèves dans le privé, soit une augmentation de 192% par rapport à 2000. Dans le secteur public, la magistrature, les travailleurs de la santé, les enseignants

se mobilisent régulièrement (le 23 novembre, 10 000 manifestants réclamaient des augmentations de salaires et l'unité du mouvement social). C'est aussi le cas des militants qui se battent contre les discriminations et pour le droit à la diversité sexuelle (LGTB). Le cycle de protestation a pris une dimension insolite, en février 2010, avec le soulèvement de toute une région, la province australe de Magallanes, contre la hausse du prix du gaz naturel. Le gouvernement a dû reculer devant ce front du refus qui combinait revendications régionalistes et sociales. Les actions récentes des collectifs écologistes ont aussi réussi à mettre en échec la droite. Ainsi, en août 2010, à Punta del Choro, contre la construction d'un barrage thermoélectrique et plus récemment, avec le mégaprojet Hydroaysen en Patagonie qui a fait sortir dans la rue plus de 30 000 personnes. Il faudrait enfin mentionner les luttes urbaines pour le logement et le «droit à la ville». Et, bien entendu, l'indomptable résistance du peuple Mapuche qui a connu des pics de combativité en 2010, notamment suite aux grèves de la faim de plusieurs prisonniers politiques indigènes[24].

L'un des défis pour le mouvement social est de réussir une déssectorisation bien plus vaste encore, afin d'articuler toutes ses résistances, très souvent éparées. Une telle conjonction a montré son potentiel lors de la protestation du 21 mai. En vue des journées de grève nationale des 17 et 18 novembre, la mise en place d'une plateforme sociale pour l'éducation (Mesa social por la educación), regroupant entre autres la CUT, les organisations étudiantes, enseignantes, de droit de l'homme et écologistes aurait pu représenter un pas en avant, s'il avait été suivi d'initiatives concrètes. Progressivement, s'est imposée la compréhension qu'obtenir la gratuité de l'éducation signifie s'attaquer frontalement au capitalisme éducatif. D'autre part, les jeunes savent qu'ils font face aux principes fondateurs de la dictature. L'un de leurs slogans est: «Elle va tomber, elle va tomber, l'éducation de Pinochet». La question désormais est bien celle de la construction d'alternatives radicales et pas de réformer, à la marge, l'héritage autoritaire[25].

Bifurcations intempestives et alternatives en chantiers: vers une assemblée constituante?

Sous l'impact de cette mobilisation historique, la société chilienne s'est brusquement repolitisée, a réinvesti cette polis désertée, en même temps qu'elle occupait les places publiques, les avenues, les lieux d'éducation. Il s'agit là d'une bifurcation intempestive (une formule de Daniel Bensaid), qui va marquer les prochaines années, «remettant en question des certitudes, des valeurs, des normes, des institutions et des manières de faire les choses qui paraissent avoir acquis des caractéristiques "naturelles" pour des millions de citoyens et citoyennes soumis à l'hégémonie idéologique du néolibéralisme»[26]. Désormais, c'est la manière de changer la Constitution, l'impérieux besoin d'une assemblée constituante, l'urgence d'un référendum sur l'éducation ou la renationalisation du cuivre[27] qui émergent dans les discussions en assemblées et dans les défilés. Un besoin d'ouvrir portes et fenêtres pour une démocratisation réelle se fait sentir. L'objectif reste difficile à atteindre, alors qu'il ne faut pas sous-estimer les capacités du gouvernement à garder la main. Le mouvement est au bord de l'essoufflement après sept mois de lutte. La répression est toujours intense. La fin de l'année scolaire se rapproche, ainsi que le début de l'été austral et, au moment où nous écrivons, encore aucune avancée concrète à l'horizon. Certains voix parlent d'un «repli tactique» pour une reprise des mobilisations à la

rentrée en février-mars 2012 et avec, durant l'été, des actions pour maintenir la pression. Les enjeux sont de taille. Comment, face à l'oligarchie au pouvoir, obtenir – dès maintenant – la gratuité de l'éducation? Comment imposer un processus constituant «par en bas», démocratique, avec participation des mouvements sociaux, tel qu'il a pu se construire récemment en Bolivie (malgré ses limites), pour abattre les institutions du «pinochetisme» et les enclaves autoritaires? Cela signifie tout d'abord l'élaboration d'un formidable rapport de forces social et politique, pas encore à l'ordre du jour, mais en voie de construction. L'absence – de taille – de luttes massives du salariat et les attermoissements du mouvement syndical (et de leurs directions) pèsent énormément. Car un basculement des relations de classes passera nécessairement par une intervention consciente et décidée du mouvement ouvrier, au sens large du terme. Sans cela, les étudiants restent orphelins d'un moteur essentiel de la transformation sociale. D'autre part, la pression de l'agenda électoral et institutionnel peut s'avérer à double tranchant: élections municipales en 2012 et présidentielles et législatives en 2013, vont pousser les formations politiques parlementaires à «surfer» sur l'onde de propulsion du mouvement étudiant, souvent pour essayer de le canaliser, mais aussi – à droite – pour mobiliser l'électorat conservateur.

Le défi pour la jeunesse mobilisée, dans ce nouveau cycle, est d'arracher à court terme des réformes significatives sur la base de ses propres revendications (telle que la gratuité), tout en préparant les prochaines actions aux côtés d'autres secteurs en lutte en faveur de changements structurels plus larges, telle que la mise en place d'une assemblée constituante. Les projets de loi cosmétiques sur l'éducation du gouvernement ne répondent en aucun cas aux problématiques sur la qualité, la municipalisation et la marchandisation de l'éducation secondaire et universitaire. Il est important d'éviter une fin de mobilisation démoralisatrice et donc de dresser des perspectives. À moyen terme, la question posée est celle de la construction d'une alternative politique qui n'existe pas encore dans le pays[28]. Si l'horizontalité, les expériences locales et territoriales, la pratique autogestionnaire sont des forces vitales à cultiver, elles ne remplacent pas l'indispensable édification collective d'un instrument politique, totalement indépendant de la Concertation et de ses satellites. Un outil capable de fédérer les résistances éparses et les classes populaires mobilisées, autour d'un projet anticapitaliste, latinoaméricaniste et écosocialiste cohérent. Ou encore comment passer de l'indignation, de la rébellion, des revendications collectives radicales à leur débouché politique et à sa construction collective démocratique[29].

Le chemin paraît encore long? Certes. Mais la dynamique en cours vient de tracer un horizon des possibles, encore insoupçonné il y a sept mois au Chili. Nous sommes là face à une irruption d'une grande potentialité. Dans la vieille Europe, les indignés de plusieurs pays inventent et expérimentent eux aussi contre l'austérité, la dette et l'arrogance des puissants. Alors que la marchandisation de l'éducation est en cours depuis plusieurs années dans toute l'Union européenne, l'exemple chilien pourrait donner des arguments à celles et ceux qui s'y

opposent et tentent de penser une éducation alternative. Dans le monde arabe, des processus révolutionnaires essayent d'approfondir leurs conquêtes, malgré de nombreux obstacles. La jeunesse révoltée chilienne répond elle aussi, indirectement, à ces échos lointains. Et surtout, le «long mai chilien» rejoint les diverses rébellions populaires qui balaient depuis dix ans toute l'Amérique latine. Des étudiants de tout le continent, et au-delà, prennent désormais pour étendard les mobilisations de Santiago. En Colombie, le gouvernement Santos vient de retirer son projet de réforme éducative, assez proche du modèle chilien sur plusieurs points, sous pression de la rue[30]. Le 24 novembre a d'ailleurs été le jour d'une originale marche latino-américaine pour l'éducation, où se sont mobilisés, en parallèle, des fédérations étudiantes du Chili, Pérou, Équateur, Brésil, Argentine, Venezuela, Costa Rica et Salvador. Et se déroulent à l'heure actuelle d'importants mouvements protestataires à l'université de Sao Paulo (USP), qui se revendiquent ouvertement des indignés chiliens. Le pays de Salvador Allende semble ainsi retrouver – enfin – le pouls de peuples frères, par-delà la cordillère des Andes.

Franck Gaudichaud

Notes

[1] Pour poursuivre cette analyse en terme de «révolution» capitaliste et néoconservatrice: Manuel Gárate, La «Révolution économique» au Chili. À la recherche de l'utopie néoconservatrice 1973-2003, thèse de doctorat en histoire et civilisations, EHES, Paris, 2010 (en ligne sur: <http://tel.archives-ouvertes.fr>).

[2] Palais présidentiel à Santiago.

[3] «*El discurso de Piñera en la ONU y el movimiento estudiantil*», Elmostrador.cl, 23 septembre 2011.

[4] Pour une analyse multiple du mouvement, nous renvoyons aux articles que nous avons réunis avec Mario Amoros dans le dossier *Leciones de la rebelión estudiantil*: <http://www.rebelion.org/apartado.ph...>

[5] Voir, par exemple, la danse du «*Thriller de l'éducation*» parodiant un classique de Michael Jackson: <http://www.youtube.com/watch?v=tR12...>

[6] Voir le film-documentaire de Pachi Bustos, Jorge Leiva, Marcela Betancourt et René Varas *Actores secundarios*, (80 min, 2004).

[7] Voir le film-documentaire de Simón Bergman: *La Rebelión de los Pingüinos* (23 min, 2007).

[8] Le salaire minimum est d'environ 280 euros par mois au Chili.

[9] A. Maillet, «Les indignés chiliens», *Opalc.org*, 17 août 2011.

[10] V. De La Fuente, «En finir (vraiment) avec l'ère Pinochet», <http://www.monde-diplomatique.fr>, 24 août 2011, et C. Vallejo, «Quand le mythe néolibéral vacille», *Le Monde diplomatique*, 2 novembre 2011, <http://www.monde-diplomatique.fr/ca...>

[11] Droite extrême, proche de l'Opus Dei, première force du Parlement et poids lourd du gouvernement.

[12] Voir la réponse de S. Grez dans: «¿ Inasible malestar?», *The Clinic*, n°413, Santiago, 29 septembre 2011.

[13] Voir: F. Gaudichaud, «Au Chili, les vieilles lunes de la nouvelle droite», *Le Monde diplomatique*, Paris, mai 2011 et «Chili: Tremblement de

terre politique et retour des Chicago boys», *Recherches internationales*, juillet 2010.

[14] <http://alencontre.org/ameriques/ame...>

[15] N. Klein, *The shock doctrine. The rise of disaster capitalism*, Metropolitan Books, New York, 2008.

[16] C. Gómez Leyton, «*Protesta social y política en una sociedad neoliberal triunfante*», *Observatorio Social de América Latina*, año VII, n°20, CLACSO, Argentina, 2006.

[17] S. Grez, «Un nuevo amanecer de los movimientos sociales en Chile», *The Clinic*, n°409, Santiago, 1er septembre 2011.

[18] C. Tilly et S. Tarrow, *Politique(s) du conflit. De la grève à la révolution*, Presses de Sciences Po, 2008.

[19] Voir l'entretien réalisé le 13 octobre 2011 par Jean Batou et Juan Tortosa avec Sebastián Farfán, l'un des dirigeants de la *Confecch*: <http://www.europe-solidaire.org/spi...>

[20] La proposition faite au gouvernement (mi-novembre) par la Concertation, et semble-t-il acceptée par le PC, de sortir du conflit en mettant en place la gratuité pour environ 70% des étudiants (les plus pauvres) des universités publiques, grâce à des subventions d'État, s'oriente dans ce sens. La municipalisation, la piètre qualité de l'enseignement et le maintien des gigantesques profits du «marché privé de l'éducation» ne seraient alors pas affectés, et surtout, les étudiants mobilisés dépossédés de leur droit à décider de l'issue de leurs luttes.

[21] Les accusations du PC chilien contre les listes concurrentes, accusées de travailler pour le compte du gouvernement et de la droite, n'ont pas vraiment relevé le niveau du débat... Voir: <http://www.rebelion.org/noticia.php...>

[22] E. Barozet, «De la démobilisation au réinvestissement local. Mouvements sociaux locaux et territoires au Chili», *Cahiers des Amériques latines*, n°66, 2011 et C. Pulgar, «La revolución en el Chile del 2011 y el movimiento social por la educación», <http://www.lemondediplomatique.cl>, septembre 2011

[23] Le code du travail est issu de la dictature. Seuls 5, 9% des salariés (2009) sont couverts par un contrat collectif, la règle étant le contrat individuel.

[24] Nous renvoyons aux articles que nous avons réunis avec Mario Amoros dans le dossier *Pueblo Mapuche: Cinco siglos de resistencia*: <http://www.rebelion.org/apartado.ph...>

[25] R. Agacino, «Anticipando el futuro», *Rebelion.org*, 1er septembre 2011 et J. Massardo, «La significación histórica del movimiento estudiantil», *Rebelion.org*, 25 août 2011.

[26] S. Grez, «Un nuevo amanecer de los movimientos sociales en Chile», op. cit. Voir aussi: P. Mouterde, «En plein hiver chilien: les promesses d'un printemps social et politique», *Alainet.org*, 29 août 2011.

[27] Le Chili possède la première réserve de cuivre au monde, une ressource aujourd'hui majoritairement aux mains de concessions étrangères (<http://www.defensadelcobre.cl>).

[28] «La alternativa ausente», éditorial de la revue *Punto Final*, n°743, 30 septembre 2011 et M. Acuña, «El futuro del movimiento estudiantil», *Rebelion.org*, 22 novembre 2011.

[29] Voir Jean Batou et Juan Tortosa, art. cit.

[30] Rosmerlin Estupiñán Silva, «Réforme à la chilienne dans les universités colombiennes», *Mémoires des luttes*, 7 décembre 2011: <http://www.medelu.org/Reforme-a-la-...>